

J'ai été tiré dessus.
J'ai été tiré dessus à la tête. Au cœur.
J'ai été tiré dessus à la joue. À la mâchoire. À la bouche.
J'ai été tiré dans le bide.
J'ai été tiré dans le dos, dans le bras, dans le cou.
J'ai été tiré dans les couilles.

Mes filles, mes filles.
Mes filles jumelles.

Je mens pas quand je te dis qu'y a rien que je ferais pas pour elles.

Rien que je ferais pas pour mes filles.

Quand on grandit là où j'ai grandi, on se demande ce que l'avenir réserve. On se demande où ça finira tout ça, et ce qui vous attend.

Pour moi, c'est le devoir d'un père – le devoir d'un homme – de donner le savoir à ses enfants.

Faut me pardonner pour ce que j'ai fait.

La ville. C'est la ville qui m'a foutu dedans.

Le soleil brille, mais le côté de la rue où je marche est toujours à l'ombre. Tu piges ?

Si on me demande, On est au confessionnal, c'est ça ? Ben ouais, on est au confessionnal.

Je suis sorti de taule le 9 septembre 1996, après dix-sept ans et demi. J'avais pris perpète avec une peine plancher de quinze ans. J'ai été à Attica, à Dannemora, à Stormville, à Sing Sing, à Elmira. Et pour finir, à Auburn. Je suis sorti du centre de détention d'Auburn. Je me suis arrêté sous les murs en pierre. Du n° 5 au n° 20. Et j'ai regardé vers le grand boulevard.

Et pour gagner quoi, mec ? Que dalle. Y avait rien à voir. Juste une limousine.

Une grosse limousine noire.

Le sol qui fout le camp. T'as besoin d'aide. Tu sais que t'en as besoin. Tu tends la main.

C'est comme avoir la main coupée au poignet, mec. C'est comme avoir ta putain de main qui pendouille.

Mais t'es pas con, mec. Tu tends la main, et tu la retires. Ça veut dire que tu les rejettes. Que tu leur refuses même ça. Et là, ils n'ont plus rien, que dalle. Sauf que toi, il te reste ton putain de nom.

Moi, c'est Joey One-Way. Et toi ?

Mais les gens savent pas. Y savent pas.

C'est exactement ce que ma belle-mère disait. Les gens savent pas, Joey. Y savent pas.

Pour moi, le plus important à dire à ses gosses, c'est gare à ton cul.

Mes filles. Mes pauvres chéries si belles. Qu'est-ce que je leur ai fait ?

C'est avant que je disparaisse. Elles ont à peu près quatre ans. Quatre ans. Je les appelais Horrible et Terrible, les jumelles Pénibles. J'entre dans leur chambre. Y en a une qui est couchée par terre. Je me souviens même plus laquelle. Il y a de la moquette, mais pas épaisse, et le sol est dur. Je dis, Putain, pourquoi tu fais chier ta mère comme ça ? Et elle répond, celle qui me parle, là, Qu'est-ce que j'ai fait ?

Tu lui fais de la peine, j'ai dit.

Nan.

Si.

C'est toujours pareil. Comme si j'étais responsable de quelque chose. Le père qui parle pour la mère.

Je suis responsable de rien, suis perdu. Perdu dans la ionosphère. M'attaque pas.

Me reproche pas toute cette merde.

Je veux pas avoir l'air de me défiler, ou d'avoir rien vu venir, ce genre de conneries. Quand l'aiguille piquait mon bras, tout devenait flou. Je sais que ça me vaut rien de penser ça, surtout avec la limousine juste devant moi. Mais j'y pense quand même et tu sais ce que je dis ?

J'ai été tiré dessus, mec. J'ai été tiré dessus. Dans le bide. À la tête, deux fois. Dans les couilles.

Le toubib dit que ça m'empêchera pas d'avoir des gosses.

Mais j'ai dit, des gosses, j'en ai déjà.

Y a une petite fille sur le canapé. Ma fille. Mon enfant. Je suis responsable d'elle. C'est l'une d'elles. L'une des deux. Des deux jumelles. Elle descend son pantalon. Touche son vagin. Dis, Papa, quand je fais pipi, mon minou me pique.

Mec, ça craint.

Je dis, Faut t'essuyer mieux, petite.

Quand je sortais la came du papier-alu, que je la faisais chauffer, je croyais que c'était ça, la vraie vie.

Si je m'étais shooté par le nez, c'aurait pas été pareil. Ça m'aurait rien fait à la tête.

Quand ça entre par les veines, et puis que ça ressort par les yeux, par les oreilles, que ça monte direct au cerveau, le flash direct comme un abruti devant sa télé, j'ai beau être out, c'est tout ce que je veux pas. La vie, c'est dur. La vie, ça tourne et ça tourne.

Je me bats. Je lâche pas. Jour après jour. Y a pas moyen de m'arrêter. J'accepte mon destin. Je m'en fous, j'ai pas peur. J'ai toujours dit que je mourrais jeune. Que je ferais un beau cadavre. Je suis plus tout jeune, mais je suis pas encore un cadavre.

Tu donnes la vie à un gosse, il est tout innocent, et qu'est-ce que t'as ?

Je vais te le dire :

T'as que tu regardes ton bébé.
T'as que tu regardes la peur de ton bébé.
T'as que tu regardes la peur de ton bébé grandir.

Je me souviens.

Je me souviens de ma femme. Je me souviens d'elle comme si c'était hier.

Nos filles la faisaient chier. Elle détestait que je m'en mêle mais quand je supportais plus, je le faisais quand même. Je leur disais, à elles qu'étaient toutes petites, je leur disais, Pourquoi vous faites ça à votre mère ? Et les deux me regardaient, puis fixaient leur mère, et sans battre des paupières ni tourner la tête, elles répondaient, Parce qu'elle dit rien.

Laisse-moi te dire une chose.

Un mec dans une maison de gonzesses. Avant le coucher du soleil, il est foutu.

En fait, le truc, c'est même quand t'attends rien de toi, t'attends tout de tes enfants. T'attends beaucoup plus que ce que t'as.

Donc comme je dis, si on me demande, On est au confessionnal ? Ben ouais, on est au confessionnal.

C'est pas comme si y a un ou deux types tarés dans le coin. C'est comme si tout le monde était taré. Tu vois ce que je veux dire ?

Ces derniers temps, c'est comme si tout était flou dans une rue, une nuit où il pleut.

J'ai trop à perdre pour marcher lentement.
Je laisserai plus jamais personne me choper.
Trop d'années de perdues.

Mec, oh mec.

Je sais pas.

Je sais pas.

Je sais pas pourquoi, en fait, je suis foutu, mec.

Je repense à comment la famille de Kim lui a même pas fait les funérailles qu'y fallait.

Elle aurait jamais voulu être mise dans le froid, dans la terre froide. Z'auraient dû l'incinérer. C'est ça qu'elle aurait voulu. Être brûlée. Et ses cendres éparpillées sous un arbre. Dans un endroit vierge, un truc comme ça.

Hé mec, regarde-moi. Je me prends pour un as de l'enterrement, maintenant.

Mec, t'imagines ça, un peu ?

À l'heure de la cérémonie, je me tiens debout au milieu de ma cellule. Un instant de silence. Par respect.

Mec, j'étais mal.

J'étais mal à en crever.

Hé, je parle que pour moi. Je suis pas quelqu'un d'autre. Je suis plutôt personne d'autre.

Je suis toujours personne d'autre. En taule, tu sais plus qui t'es. Et j'ai peur, mec... J'ai peur.

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Qu'est-ce que j'ai fait ?

Je me souviens pas. Je me souviens pas, bordel. Au bout de dix-sept ans et demi, je suis vide, putain.

J'ai le don de voir comment seront les gens quand ils

seront vieux. Ce que la personne sera une fois vieille, ce qu'elle deviendra. Même les enfants, les petites filles dans la rue. Mes propres filles, aussi. Je les vois vieilles. Je les vois enterrées.

J'ai fait un rêve. J'ai été tiré dessus. On m'a tiré dessus.

On m'a tiré dessus, mais on m'a pas tué.

On aurait dû me tuer, mais on l'a pas fait.

On aurait dû me tirer dessus et me tuer, et me sortir de ma souffrance.

Mais en fait, je suis pas malheureux. C'est ça, le truc, je suis pas malheureux.

C'est la colère, mec.

Le brouillard rouge.

Qui s'est répandu dans mon cerveau. La colère.

C'est ça, le truc : la *colère*.

Le brouillard rouge.

Et pourquoi je suis en colère ?

J'en ai aucune idée, putain.

Aucune.

Ou alors je le dis pas.

L'un, ou l'autre.

Je possédais la chatte de Flore.

Je la possédais.

Je pouvais lui faire faire tout ce que je voulais. Rien à voir avec les conneries que Jane Brody écrit sur la sexualité dans le *New York Times*, ou celles de Dr Ruth ou Dr Judy à la radio. Je la possédais.

Je mettais juste les doigts dans sa chatte et je touchais au fond, tu vois, j'appuyais, et au bout d'un moment je redescendais les doigts, je touchais à l'entrée, je pressais à cet endroit.

Puis je remonte mes doigts, je les tourne, je touche la paroi, je redescends, tu vois, et je lèche, là, tu vois.

J'avais pas besoin d'y mettre ma queue.

Je le faisais, mais j'avais pas besoin.

Je pouvais le faire avec ma main. Elle jouissait comme un homme. Sa chatte entrain en éruption. Y avait comme un gargouillis, et des palpitations. Du liquide coulait. Son odeur, mec, j'y plongeais. Quand j'enfouissais

mon nez et que je sentais cette odeur, j'en avais jamais assez.

C'est la rue, mec, c'est la rue, putain.

Qui m'a fait ça.

J'ai été tiré dessus.

La balle m'a touché dans le dos, près des reins. M'a fait valdinguer.

Fais gaffe, fils de pute, on te cherche, on veut te faire une saloperie.

Y a un voleur à ta porte.

Qu'est-ce qu'y veut ? Qu'est-ce qu'y peut prendre ? Ta vie ? La belle affaire ! Ta vie, c'est que dalle.

Un prédateur rôde.

Il attend.

C'est moi qu'il attend.

Il bondit.

Passe la porte avant qu'elle se referme.

J'ai pas fait de quartiers.

Mes filles inquiètes, terrifiées, couchées dans leur chambre, elles écoutent leur mère et moi faire l'amour, Kim crier, elles savent pas ce qui se passe, elles arrivent en courant, affolées.

J'ai pétié les plombs, mec.

Mon corps tremble.

Mon cerveau fonctionne pas.

Mes jours sont comptés.

Y a ce brouillard rouge.

Je possédais la chatte de Flore.

Plus tard, quand j'étais déjà foutu, je lui demandais :

j'ai une aventure avec toi ou quoi? Alors, qu'est-ce que t'as à te foutre de moi comme ça, merde? Tu te fous de ma gueule, c'est ça?

Ce qui te tue, c'est de pas savoir. T'es passée par là. Tu connais, non?

Personne me traite comme ça. Personne, je lui ai dit. Comme ça, personne.

Va te faire foutre, elle répond.

Va te faire foutre.

Comme ça.

On a tous nos faiblesses. Si j'ai déconné, c'est pas ma faute. Je suis faible. Les gens trouvent que j'ai l'air fort et méchant. Un mauvais garçon. Les femmes se jettent sur moi.

Oh, Joey, t'as l'air si jeune. La prison t'a bien conservé, ah ah.

Mais je suis pas jeune.

Je suis vieux. Je suis un vieux frère.

Flore m'appelait le vieux.

Elle m'appelait pauvre imbécile.

Elle m'appelait mon petit mec cool.

Elle dit, Regarde ça.

Les femmes, elles disent, Oh, regardez ça. Il est dangereux. C'est un homme furieux. Méfiez-vous de Joey One-Way.

Une nuit, notre dernière nuit ensemble, on était dans un hôtel, Flore et moi, et je l'accuse, je l'accuse de fricoter avec moi, de baiser avec moi, d'être avec moi que pour le cul, pour le danger, comme si elle s'imagine qu'elle vaut mieux que moi.

Je déconne, mais elle a dû croire que c'était sérieux, elle me prend au mot, parce qu'elle devient toute calme, elle se glisse dans la salle de bains, pisse un coup, j'entends le bruit, et elle commence à s'habiller pour moi.

Cette nuit-là, à ce moment-là, il est très tard. Elle devrait être chez elle avec son mari, Markie Mann, le type qui m'a fait sortir de taule après toutes ces années, mais elle est dans la salle de bains de l'hôtel, à se préparer pour me baiser.

La porte est entrouverte. Je la vois. Flower. Fleur en français.

Moi, je l'appelle Flore.

Elle sort. Elle a dû réfléchir à ça, à ce que j'ai dit, ça a dû la travailler. Elle prend la pose. Elle dit, Tu dis que je fricote avec toi, t'as peut-être raison, peut-être que je fricote avec toi. Mais t'aimes ça, non ? T'aimes ce que je t'apporte. T'aimes les restaurants, les hôtels, les fringues Agnès B., le whisky que je te sers, l'armagnac, les repas avec du bon fromage français. T'aimes être sorti de taule et baiser avec une belle femme.

Comme si c'était un critère.

Mais elle a raison. Elle a raison.

C'était une heure avant l'aube. Il faisait toujours noir dehors. Y avait pas de lumière. Ni dehors. Ni dedans. Je me suis levé. J'avais pas le choix. Je pouvais pas dormir. Je pouvais pas rester allongé là plus longtemps. J'étais foutu, mec. Foutu. J'attendais, je le savais, j'attendais que

les flics arrivent. Près de moi, tout autour de moi, dans l'immense salle, aussi grande qu'un gymnase, j'entendais les rangées d'hommes ronfler, des hommes sur des lits de camp, la tête rejetée en arrière, le cou exposé, comme si avec un rasoir on pouvait faire des dégâts énormes.

La nuit d'avant, je traînais dans les rues.

Qu'est-ce que je lui ai fait ?

La nuit d'avant, je traînais dans les rues, j'arpentais la ville, un vendredi soir, nulle part où aller, j'allais et venais, et je vois assises l'une derrière l'autre, en une longue file indienne, devant l'école catholique sur l'Avenue B, des femmes serrées qui attendent, un vendredi soir la nourriture qui va être distribuée le samedi matin, qui attendent toute la nuit, même avec le froid.

Moi, je venais juste revoir l'endroit où ça dealait autrefois pour me rappeler le bon vieux temps, revoir l'endroit, C et D : coke et dope. Me parle plus d'acheter ces trucs.

C'est ce que je me dis.

Y avait un type qui fumait une clope devant un magasin de la Septième Rue entre la Première Avenue et l'Avenue A. Le centre de réadaptation, il est sur la Troisième Rue. Une très jolie jeune fille, peut-être dix-sept ans, descendait la Septième dans l'autre sens. Le type avec la clope pose son mégot sur le couvercle d'une poubelle, il le laisse une seconde, il regarde la fille s'approcher. Elle passe. Il continue à la regarder. La quitte pas des yeux.

J'ai pris son mégot, mec.

Je l'ai pris. Je le prends, et je commence à le fumer.

Tu vois ce que je veux dire, où je veux en venir ?

KILL KILL FASTER FASTER

Y a rien de trop bas pour moi.

Le type, il tend la main, y a plus rien, y croit que le mégot est tombé par terre, ou un truc comme ça. Mais moi, je le fumais en pensant à elle, Flower, fleur en français, mon amour.

Je suis sorti de taule le 9 septembre 1996, après dix-sept ans et demi, j'avais pris perpète avec une peine plancher de quinze ans. Je suis sorti du centre d'éducation surveillée d'Auburn, New York.

On m'appelle Joey One-Way. On m'appelle comme ça parce qu'en taule je disais toujours, Ici, c'est un sens unique, only one-way, et le seul moyen d'en sortir, c'est entre quatre planches.

J'ai averti Flore. Je l'ai avertie. Tu ferais mieux de rester à l'écart de moi, ma jolie. Je t'en supplie, tiens-toi à l'écart.

Je lui ai dit que j'allais écrire sur elle, mais je l'ai prévenue, Je vais m'intéresser à un seul aspect de toi.

Quel aspect ? elle a demandé.

Ta chatte, c'est sur ta chatte que je vais écrire.

La violence est partout autour de moi. Qu'est-ce qui m'a rendu si violent, si furieux ? C'est quoi, bordel ?

J'essaie de me tenir à carreaux, mec. Mais y a pas moyen. Le brouillard rouge a été le plus fort.

C'est pour ça que j'y vois rien. Que Dieu ait pitié de moi, oh mes frères, qu'il ait pitié.

C'est ce qui s'est passé en taule, mec. C'est vrai. Là-bas, y se passait des trucs horribles. Les luttes de clans, les saloperies entre communautés, les Noirs, les Blancs et toutes les autres races. Des peaux de banane, des crasses, des coups de pute, y a que ça.

En taule, les pires c'est les Blancs, j'te le jure. En taule, le Blanc, c'est le dernier maillon de la chaîne alimentaire. Pas pour rien que les plus dingues, les plus imprévisibles, les connards les plus désespérés, c'est des Blancs.

Je suis blanc, mec. Je suis un sale fils de pute de Blanc. Un dur à cuire, un fouteur de merde, un tabasseur de première, prends-ça-pas-de-quartier, un trouduc bien blanc qui aime se faire sucer, mec.

Et je crache pas le morceau pour m'en convaincre, mon gars. J'essaie pas de te convaincre. Alors me raconte pas ces conneries. Pense pas ça ! Je suis là, devant toi, un enculé de sa race.

Un jour dans les douches, ça faisait pas très longtemps que j'y étais, en taule, mais j'avais été prévenu, j'avais été prévenu, y z'allaient me tomber dessus. J'avais entendu une espèce de vente aux enchères dans la cour. On m'avait marchandé contre deux paquets de cigarettes, et maintenant ces salopards de Blancs, ces enculeurs, y z'arrivent, et y veulent que je sache qu'ils arrivent, pas de doute, et y veulent que je sache que je suis à eux, et c'est le cas.

C'est l'histoire que je raconte à Flower quand elle me le demande. Ce que ce que je lui raconte. Comme une danse qui invite au grand jeu de la séduction. C'est comme ça que ça se passait, mon amour, quand j'étais de la chair fraîche.

Ma douce, elle compatit. Elle dit qu'elle sait tout ça, qu'elle y a été, qu'elle a connu ça aussi. Car elle me le dit, elle a été en prison à Marseille.

Tiens donc.

Je la scrute, elle voit ce que je vois, mais quand j'y regarde de près, je sais rien de ce qu'elle sait. Je la crois, mais je sais rien de ce qu'elle a vécu en prison, en France. On lui a fait bouffer du cresson ? Tu vois ce que je veux dire ?

Je sais ce que je sais, et le truc, c'est qu'y z'arrivaient, que personne me protégeait et que je demandais la protection de personne et que j'espérais rien de personne, chacun pour soi, rien à attendre, que le plus fort gagne. Je faisais comme je pouvais, je jouais les durs, mais seulement quand y fallait, sinon je restais dans mon coin, j'essayais de me tenir en dehors de la mêlée. Tu connais la musique, t'as vu le film, mec. Tu vois. Faut faire quelque chose de taré pour les tenir à distance. Faut leur faire croire que t'es un taré de fils de pute. Comme ça, tout le monde te fout la paix, y se disent, ce type... tu sais, lui, il est chtarbé, y chtarbe. Mais quand même, je vis dans l'angoisse. L'angoisse pure. Et je vais te dire une chose que j'ai jamais dite à personne, j'en ai jamais soufflé un mot à un frère, ce que j'ai fait, j'ai tué une syster, ma femme, ma Kimba, c'était une syster. Tu peux comprendre que j'ai

jamais dit ça à personne. Y l'auraient écrit sur ma tombe avant l'aube. Tu peux parier ton dernier dollar, fréro, que les Blacks, c'est eux qui m'auraient coursé, qui m'auraient chopé par mes cheveux, même courts, et qui me seraient tombés dessus. Pourquoi t'as marié une Noire, frère ? T'as un problème avec les Noires ? T'aimes pas les Noires ? T'as marié une Noire pour lui faire la peau ? C'est ça, fréro ? La baiser et lui faire la peau, mon frère, c'est ça ?

Donc, je suis à la douche, et je m'en fous de dire que j'ai peur, j'ai peur tout le temps, et je fais tout le temps gaffe, et une bande de ces tantouzes aux cheveux gras, ces connards, ces enculeurs, y z'arrivent. Y viennent pas pour rien, y viennent pour moi, y z'arrivent et leur raison, elle est claire. Y m'attrapent à deux ou trois et le chef des enculeurs, y pose pas de question, il me fait pencher en avant et y me fourre sa bite dans le cul. Ça glisse bien là-dedans, il dit, et y m'oblige à me redresser complètement, et la douleur, le choc, la trouille me font tout à coup dégager ma main qu'un de ses complices tenait par le poignet, et je la passe dessous, entre mes jambes, et j'attrape par les couilles le mec qu'a sa bite dans mon cul, presque comme si je le caressais d'abord, et il réagit en disant tout bas, C'est ça, dans un souffle rauque, excité, et je tire aussi fort que je peux, putain, et quand je dis je tire, je veux vraiment dire *tirer*, et je lui arrache les couilles de leurs putains de racines, t'entends ce que je dis, de leurs putains de racines !

Le type, il hurle. Le type, y se tord, y braille, il est plein de sang entre les jambes, ses burnes pendent dans ma main,

tout son scrotum. Y s'effondre par terre. Tout le monde regarde sans bouger, personne dit rien, y z'attendent de voir ce que je vais faire. Le type hurle. Mec, faut aimer la douleur. La douleur chez les autres, c'est une passion d'enfance. Voilà le secret. C'est cool. Tu peux pas retenir ta joie, mec, le type qu'était en train de te foutre dans le cul avec sa queue, maintenant il est couché à tes pieds, y se roule par terre, y pleure, tu vois ce que je veux dire, et quand il est tombé sur le carrelage, mes sphincters se sont comme relâchés, hé vieux, t'entends quand je te dis que c'était comme si on retirait un bouchon de mon cul, je sais pas pourquoi, et je me suis laissé aller, j'ai laissé filer et je lui ai chié dessus. J'ai chié sur sa sale gueule de connard d'enculeur, là où y le méritait.

Il faut dire que j'avais besoin de chier de toute façon. Tout le temps où j'étais sous la douche avant que ça arrive, je pensais en me lavant, mec, faut que tu sortes pour aller chier, mais je déteste quand on est tout mouillé, le papier trempé colle au cul, alors je décide de garder ça pour plus tard, et ce type se pointe, cette tantouze d'enculeur de Blanc avec sa bite à l'air, écarlate et rouge et dure, et y se croit malin, et y me la fout dans le trou de balle, y fait ça, celui qu'est par terre sur le carrelage entre mes jambes maintenant, gémissant, Oh, oh, mes couilles, mes couilles, qu'est-ce que t'as fait à mes couilles, putain ! Et ça me prend et je relâche mes sphincters sur lui. Je lui chie dessus, partout.

La merde a giclé dans sa bouche, dans son nez, dans ses yeux. C'était un pur plaisir de se soulager. Et en voyant

toute cette saloperie sur son visage, le type qui étouffe, qu'a des haut-le-cœur, qui tousse, je me suis penché sur lui, je me suis agenouillé près de lui, et je lui ai parlé tout bas, j'avais ma vengeance, et ce gros dur, il m'entendait malgré la douleur et la merde, et je surveillais ses amis, et je lui pinçais les narines tout en les guettant, je le bichonnais comme un amant sadique, putain j'avais toute son attention, je l'observais, je l'obligeais à me regarder dans les yeux, qu'il prenne son pied, putain, qu'il jouisse, et puis tu vois, j'ai relâché ses narines, je l'ai bâillonné de ma main comme si c'était une sorte de jeu S.M., la puanteur de ma merde qui le pénètre, béni soit-il, tu sais comment c'est, tu sais ce qu'on dit, Ma merde, elle pue pas, et tout à coup, comme ça, y se met à dégueuler, plein de haut-le-cœur, à vomir très fort, du plus profond de lui, son ventre de poisson blanc se soulève et redescend, comme s'il dansait la gigue, et alors je me sens presque triste pour lui, j'éprouverais presque de la compassion, t'entends ce que je dis ? Moi, j'avais réussi mon coup, les durs à cuire tout autour, ceux de sa bande, y en a pas un qui bouge, moi je me dis, Y savent qui je suis maintenant, j'ai gagné leur respect, et je me lève, j'ai pitié, oui, vraiment, je me sens *magnanimique*, et je m'éloigne du pauvre connard à mes pieds, vautre par terre dans ma merde et son vomi.

Et à la porte des douches, y avait ce grand Noir costaud qui r'gardait, un grand type appuyé sur un balai, y r'gardait, et j'ai compris, c'était grâce à lui que les sales Blancs m'avaient pas sauté dessus, y m'arrête, et y me dit, Laisse

pas ce bordel, mec. Tu t'en es sorti, mais ce type va te rechoper et là, y va te tuer. Tu tiendras pas au-delà de six heures ce soir.

Je le dévisage. Il a des yeux comme qui dirait doux et limpides. Des yeux marron, tendres, gentils. Et je comprends que ce qu'y me dit, c'est la vérité, ça vient du fond du cœur, de l'intérieur. Y me regarde, me regarde vraiment, il insiste, il veut pas que je passe à côté de ce qu'y m'explique.

Alors je prends au sérieux ce que ce Noir me dit, et je retourne finir ce que j'ai commencé. La tantouze est toujours par terre, le pantalon sur les chevilles, une flaque de sang sous le cul, la queue recroquevillée sur la cuisse, le prépuce tout tremblotant, pauvre petit capuchon rose, minable, pathétique, une petite queue molle, t'appelles ça une queue, toi, fils de pute ? Toute ridée, plus bonne pour personne. Ses potes me regardent, et y regardent le grand Noir.

Je les fixe, moi aussi. Cette fois, y aura pas de scène d'amour, je lui ferme la bouche, je lui pince les narines très fort, dans la merde et le vomi, parfum de chez ça-pue, et je tiens bon, et je serre, et je pince, et lui il étouffe, il s'étrangle, il avale cette merde et il dégueule, et il ravale tout dans ses poumons, il gargouille, gargouille, il cherche de l'air, veut reprendre son souffle, il gargouille, il suffoque comme jamais, il gargouille, personne dit rien, pas un seul mot, le silence, ses meilleurs potes, ses bons copains, ses camarades d'enculade, y regardent ça sans bouger, y se contentent de regarder. Il gargouille, gargouille. Le type, il frissonne. Y beugle. Y frissonne encore.

Son corps s'arc-boute.

Et c'est fini. Il rend son dernier souffle, comme on dit.

Tout le monde le regarde et me regarde. Personne dit rien. Je me casse.

Réputation faite. C'est ça qui a fait ma réputation.

Après, tout le monde connaît Joey One-Way. Pour sortir d'ici, mon pote, y a qu'une seule façon, c'est entre quatre planches. Tout le monde me respecte maintenant quand je dis ça.

Dis, T'as raison, mon pote.

Joey, mec.

Joey.

Oh mes frères.

Joey.
Joey. Joey.
Certains sont géniaux.
Le génie, ils sont nés avec.
D'autres, le génie, il leur tombe dessus.
Certains sont nuls.
La nullité, ils sont nés avec.
D'autres, la nullité, elle leur tombe dessus.
Ou y se la ramassent.
Joey, il est devenu nul.
Joey, il avait pas à être nul.
Joey, il aurait pu connaître la gloire. Joey, il avait tout.
Mais Joey aimait ça. Être nul.
Pensait qu'il méritait rien de moins.

La porte s'est ouverte.
La porte s'est ouverte sur un royaume, un royaume
secret.
Joey se trouvait dans une cage et la cage était terrifiante

et il y avait aucun moyen d'en sortir, mais la porte s'est ouverte, Joey est sorti de la cage, il a franchi le seuil, il s'est retrouvé à l'air libre. Une limousine attendait au soleil. Le chauffeur est sorti.

Il a dit, Mister One-Way ?

Joey a dit, Ouais ?

Le chauffeur a contourné la grosse voiture noire. Il a ouvert la portière arrière à Joey. Il s'en foutait que Joey sorte de prison, et même s'il s'en foutait pas, il le montrait pas. Joey a pas bougé.

Le chauffeur a dit, Montez. Ne vous inquiétez pas.

Joey est monté.

Le chauffeur a refermé la portière derrière lui, il s'est assis au volant.

Le chauffeur a dit, Il y a du café.

Joey a demandé, Vous avez rien de plus fort ?

Qu'est-ce que vous voulez ?

Qu'est-ce que vous avez ?

Tout ce qui peut vous faire plaisir.

De l'alcool, ça serait bien. J'ai pas bu de vrai alcool depuis très longtemps. Un whisky, ça serait bien. Y regarde tout autour. Vous avez du whisky là-dedans ?

Joey se sentait tellement bien quand la voiture a atteint la ville, quand la limousine a quitté Palisades, traversé par le George Washington Bridge et pris la West Side Highway en direction du sud, du centre. C'est pas qu'il avait trop bu, ni que ça se voyait. Il avait pas tant bu que ça et il semblait pas ivre non plus. Joey était juste Joey.

Putain de Joey.
Joey One-Way.
Sorti de taule.
Trace sa route.

Le chauffeur s'est arrêté sur les docks derrière la Douzième Avenue. Il a contourné la voiture, ouvert la portière, dit, Entrez. On vous attend.

Joey est sorti. Il a regardé l'eau. De l'autre côté du fleuve, derrière les piliers, il a aperçu le New Jersey. Il est entré.

Il y avait là une réceptionniste. Elle lui a souri. Assez jolie. Jolie et consciente de ses longues jambes qu'elle aimait montrer. Elle a dit, Oui ? Elle a dit gentiment, Je peux vous aider ? Joey s'est présenté. Il a expliqué, Je suis Joey One-Way. Markie Mann m'a dit de venir ici. Je... Elle s'est illuminée, a fait un sourire encore plus grand, Bien sûr, comment allez-vous ? Joey One-Way ! On vous attendait.

Le bureau a tout à coup été rempli d'autres jeunes femmes avec de longues jambes elles aussi, qui couraient partout et lui jetaient des regards à la dérobée. Tout le monde connaît son nom, sait qui il est, on l'observe quand elle le présente. La gentille réceptionniste le met à l'aise, elle lui demande s'il veut du café, un Coca ? Elle appelle Markie à l'interphone, écoute, puis elle lance, Désolée, son assistante dit qu'il est coincé sur le plateau, qu'il sera là dès qu'il pourra, il vous attendait, mais elle va venir vous chercher, vous faire visiter, vous montrer les locaux.

Quelques secondes plus tard, l'assistante de Markie émerge du sanctuaire, encore un canon aux longues jambes et gros seins, habillée à la mode. Markie s'entoure de vraies beautés, Joey devine. Elle lui sourit, lui serre la main, elle dit, Comment allez-vous, comment vous sentez-vous, comment était le voyage, tout va bien ? Elle lui lâche pas la main, continue de lui sourire, le regarde dans les yeux, le jauge, elle prend la dimension de l'homme, de Joey One-Way. Elle dit, Félicitations (d'être sorti ?). Elle le fait entrer, lui indique l'endroit où il va travailler, elle propose, Vous voulez vous asseoir à votre bureau ? (Y veut pas.) Explique de façon brève et informelle ce qu'il devra y faire : script doctor. Pimenter les dialogues. L'assure que ce sera pas trop dur le premier jour, ni même la première semaine, qu'on l'aidera, qu'on lui laissera le temps de s'habituer.

Joey dit, C'est cool.

Elle dit, Si vous avez besoin de vous détendre, Markie a dit, on peut descendre à son appartement. Vous détendre dans un lieu confortable. Vous voulez ?

Joey dit non, y veut attendre, attendre ce type.

Puis elle lui rappelle qu'il doit téléphoner à son contrôleur judiciaire pour sa conditionnelle, se présenter au centre de réadaptation et, malheureusement, dormir là-bas. Elle a souri, a dit, Excusez-moi, excusez-nous, mais c'est notre responsabilité. Markie voulait que je vous le rappelle. C'est dans l'accord que Markie a passé avec la commission de mise en liberté pour vous faire sortir.

La durée du séjour de Joey au centre de réadaptation,

c'est quelque chose comme trente ou quatre-vingt-dix ou cent vingt jours, il a oublié combien exactement, et l'assistante de Markie était pas sûre non plus, une certaine période jusqu'à ce qu'il soit habitué à la vie normale, mais ensuite la société de production, c'est-à-dire Markie, lui louerait un endroit à lui, dès que la période probatoire serait finie, terminée, la boîte serait heureuse de lui offrir ça, un endroit à lui, rien qu'à lui. Personne dans le monde du spectacle ne voulait qu'il ait l'impression d'être encore en prison. Il avait son bureau, il pouvait y écrire, il était censé le faire là, mais il était pas obligé d'y rester s'il en avait pas envie ou s'il s'y sentait pas bien, il pouvait écrire où bon lui semblait, elle avait été très claire là-dessus. Il pouvait s'installer dans l'appartement de Markie. Dans le métro. Sur un banc dans un parc. Au Mickey D. C'était comme il le sentait.

Tu veux tirer ton coup ? Markie a demandé à Joey en arrivant en trombe deux heures plus tard, se confondant en excuses. Il avait été retenu sur le plateau. Il y avait des problèmes. Rien de grave. Des nanas super bandantes avaient débarqué comme ça, sans prévenir. Les connards de la chaîne s'excitaient pour un rien. Classique. Il a pris la main de Joey, lui a serrée très fort. Lui a donné l'accolade. Ils s'étaient rencontrés plusieurs fois en taule, Markie était venu le voir. Puis Markie l'a lâché et, à bonne distance, l'a regardé droit dans les yeux comme s'il y avait une sorte de lien là, a souri, a répété, Eh, tu veux tirer ton

coup, mon pote? J'imagine, je comprends, un type qui vient de sortir de taule, tu dois avoir une sacrée trique, mon salaud.

Joey avait pas touché une femme depuis dix-sept années. Sans doute plus que ça quand il y réfléchissait, parce qu'à la fin Kimba et lui baisaient plus, avant qu'il fasse sa connerie. Ils avaient leurs soucis, la dernière année. À la fin, ils étaient pas ce qu'on peut appeler intimes. Plus vraiment. Pas depuis un bon moment.

En y réfléchissant, Joey, il pouvait tirer son coup. Aller avec une femme, une vraie femme en chair et en os. Pas besoin qu'on le supplie. Il avait envie de goûter la chatte d'une femme. Sentir sa chaleur. Mais il n'y avait pas vraiment pensé. Pas comme ça. Pas brutalement comme ça.

En fait, Joey était comme fatigué. Joey était comme épuisé.

Le whisky lui était monté à la tête. Il avait vidé la bouteille, une flasque, même pas pleine, donc pas grand-chose, mais assez pour lui.

Il sentait les effets du whisky. Sa tête bourdonnait à l'arrière de son crâne, sur sa nuque, le whisky lui compressait les os, lui broyait l'endroit dans le cerveau où la colonne vertébrale rejoint le bulbe rachidien, enfin, un truc dans ce coin-là.

Un sacré foutu mal de tête.

Pas le pied. Pas le pied pour Joey.